

Le *medius sonus* latin

Par PEDRO MANUEL SUÁREZ-MARTÍNEZ, Oviedo

1. Le problème

Bien que cela soit surprenant, il reste encore quelques problèmes en grammaire latine, pour lesquels la linguistique n'a pas réussi à apporter une solution adéquate, capable de convaincre tous les grammairiens et de devenir, par conséquent, *communis doctrina*. Un de ces problèmes est celui du *medius sonus*. La question a déjà été posée à la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., lorsque Quintilien (c.39–c.95) écrivait ce qui suit (I 4, 7–8):

An cuiuslibet auris est exigere litterarum sonos? Non hercule magis quam neruorum: at grammatici saltem omnes in hanc descendunt rerum tenuitatem, desintne aliquae nobis necessariae litterae, non cum Graeca scribimus (tum enim ab isdem duas mutuamur), sed proprie in Latinis: [8] ut in his 'seruus' et 'uulgus' Aeolicum digammon desideratur, et medius est quidam u et i litterae sonus (non enim sic 'optimum' dicimus ut 'optimum') et <in> 'here' neque e plane neque i auditur.

On peut traduire le texte de cette façon:

«Est-ce que n'importe quelle oreille peut apprécier les sons des lettres? Non, par Hercule, pas plus que ceux des cordes! Or, les grammairiens au moins, ils en viennent tous à des choses de cette subtilité, à savoir, qu'il nous manque quelques lettres nécessaires, non lorsque nous écrivons des mots grecs (car nous en obtenons deux dans ce cas), mais justement parmi les latines: par exemple, dans les mots *seruus* et *uulgus* on rate le digamma éolien, et il y a un certain son intermédiaire de la lettre *u* et *i* (en fait, nous ne disons pas *optimum*, pas plus que *optimum*), et dans *here* on n'entend du tout ni *e* ni *i*».

Et bien, en supposant que le texte et la traduction que nous avons proposés soient bons, le problème qui se pose est le suivant: comment était-il ce *medius sonus* dont nous parle Quintilien?

2. Le texte de Quintilien, variantes et autres témoignages

Parce que, en effet, il n'est clair que ni le texte ni, par conséquent, la traduction soient ceux qu'il faut qu'ils soient. Justement, la partie du texte qui nous intéresse le plus, où nous avons écrit *et medius est*

quidam u et i litterae sonus (non enim sic dicimus 'optimum' ut 'optimum'), a souffert plusieurs modifications et arrangements de la part des philologues, de sorte qu'il n'y a presque plus d'études qui soient d'accord quant au texte sur lequel on doit travailler.¹

La plus importante variante procède d'une des principales familles de manuscrits, qui transmet *non enim sic 'optimum' dicimus ut 'opimum'*, ce qui, étant donné l'apparente évidence de ce qu'elle signifie («on ne dit pas de la même façon le *i* bref de '*optimum*' que le *i* long de '*opimum*'»), a mené beaucoup de philologues à préférer la lecture du codex Ambrosien, qui dit *non enim sic dicimus 'optimum' ut 'optimum'* et que nous avons adoptée comme point de départ.

Or, une seconde main dans le codex Ambrosien a écrit un *a* devant le *ut*, pour qu'on lût *aut*; et plus tard, K. Bücheler proposa la lecture *uel* à la place de *aut*. On ajoutera à cela que ce qui précède, *et medius est quidam u et i litterae sonus*, n'est pas non plus très clair, parce que le texte ne nous parle pas d'un *sonus medius inter u et i litteras*, au pluriel, comme on pouvait l'espérer, en accord avec ce qu'on a dit traditionnellement, mais de *litterae* au singulier; et que, pour cela, P. G. Goidanich a proposé la lecture *et medius est quidam u et i i litterae sonus*. Il y a d'autres propositions de lecture, comme celle de F. Ritschl, mais dans la pratique elles ont été écartées par la critique, raison pour laquelle nous n'allons pas jeter plus de bois dans un feu qui semble être éteint.

Il semble, donc, que Quintilien aurait pu se référer à la question, bien qu'on ne sache pas en quels termes exactement, parce que, plus loin, il nous dit (XII 10, 27–28):

...quando et iucundissimas ex Graecis litteras non habemus (uocalem alteram, alteram consonantem, quibus nullae apud eos dulcius spirant: quas mutuari solemus quotiens illorum nominibus utimur; quod cum contingit, nescio quo modo uelut hilarior protinus renidet oratio, ut in 'Zephyris' et 'Zopyris'...)

c'est-à-dire:

«...lorsque nous n'avons pas ces lettres, très agréables chez les Grecs (l'une voyelle, l'autre consonne, plus doucement que lesquelles aucune ne sonne entre eux; nous avons l'habitude de les leur emprunter quand nous utilisons leurs noms; lorsqu'il arrive cela, je ne sais pas pourquoi le discours brille comme plus gaie, comme dans 'Zephyris' et 'Zopyris'...)

¹ On peut lire l'histoire des données qui suivent chez J. L. Moralejo (1966–1967: 34 ss.).

À partir de cette affirmation de Quintilien, où il dit qu'il n'y pas en latin le son correspondant à le Y grec, A. C. Juret (1921: 9) et M. Leumann (1963: 86) semblent préférer le texte qui oppose le *i* bref de 'optimum' à le *i* long de 'opīnum'.

En revanche, d'autres grammairiens anciens, en commençant par Velius Longus au II siècle, ont été plus explicites. Ce grammairien, parmi d'autres assertions où il mêle des problèmes assez différents, nous dit (Keil VII 49):

... ut iam in ambiguitatem cadat, utrum per i quaedam debeant dici an per u, ut est optimum maxumus...

c'est-à-dire:

«...de façon qu'il tombe dans l'ambiguïté si certains mots doivent être dits avec *i* ou avec *u*, comme il arrive avec *optimus*, *maxumus*...»

ce qui nous permet de voir un problème de prononciation entre deux sons qui, cependant, quand nous arrivons à Terentius Escaurus, au même II siècle, devient un problème d'écriture entre deux lettres ou graphies, puisqu'il dit (Keil VII 24):

In uocalibus ergo quaeritur, maximus an maxumus, id est per u an per i debeat scribi; item optimus et optumus et artibus et artubus et manibus et manubus

c'est-à-dire:

«Parmi les voyelles on se demande si on doit écrire *maximus* ou *maxumus*, c'est-à-dire, avec *u* ou avec *i*; de la même façon *optimus* et *optumus* et *artibus* et *artubus* et *manibus* et *manubus*».

Beaucoup plus explicites encore deviennent les témoignages des grammairiens postérieurs, comme celui-ci de Marius Victorinus (s. IV) (Keil VI 19–20):

sunt qui inter u quoque et i litteram supputant deesse nobis quae pinguis quam i, exilius quam u sonet. Sed pace eorum dixerim, non uident y litteram desiderari. Sic enim gylam, myserum, syllabam, proxymum dicebant antiqui

c'est-à-dire:

«Il y en a aussi qui considèrent qu'entre *u* et la lettre *i* il nous en manque une plus ouverte que *i*, plus fermée que *u*. Mais, s'ils me laissent, je leur dirai qu'ils ne voient pas que ce qu'ils cherchent est la lettre *y*. Car les anciens disaient ainsi *gylam*, *myserum*, *syllabam*, *proxymum*».

À ce rapport I. Lipsius (2007: 60), fort raisonnablement, commentait:

Vberius sed nugacius, quia de scriptura ista quam adfirmat uetus ei lapis aut liber numquam aderit subscriptor. At sonum tamen indicat uere et clare

c'est-à-dire:

«Avec plus d'abondance, mais aussi avec plus de stupidité, parce que cette écriture qu'il affirme il ne la trouvera jamais sur une pierre ancienne ou dans un livre qui l'avale. Or, le son l'indique véritablement et clairement».

3. Interprétations et réforme de l'empereur Claude

Arrivés à ce point et, à supposer que le problème soit bien posé, nous devons maintenant faire allusion aux solutions proposées par les grammairiens modernes, qui passent en générale pour sous-entendre que Quintilien faisait allusion à une prononciation [ü], à la façon française ou allemande de ce son, pour lequel l'alphabet latin n'aurait pas de graphie spécifique, de sorte qu'on pourrait le transcrire soit avec *u* soit avec *i*. C'est ainsi que le pensent M. Niedermann (1953: 24 s.) ou F. Sommer (1977: 88). On a pensé aussi, comme le fait X. Ballester (1995), à des réalisations spécifiques soit du phonème /u/, soit du phonème /i/.

En tout cas, comme pour obscurcir un peu le tableau, on a l'habitude d'ajouter la réforme orthographique très peu connue de l'empereur Claude, très friand de grammaire, qui proposa d'insérer dans l'alphabet latin trois nouvelles lettres qui, à son avis, lui manquaient: l'*anti-sigma* «O», le *digamma inuersum* «D», et une autre lettre dont le nom ne nous est pas très bien connu, mais qui aurait pu être appelée *demieta* ou *i mutata*, «I». C'est celle-ci qui nous intéresse, puisque l'empereur Claude l'aurait introduite justement pour noter le *medius sonus* qui en grec était transcrit par un Y (upsilon), c'est-à-dire, pour noter en latin le prétendu son [ü], ce qui pourrait donner raison à ceux qui pensent que le *medius sonus* décrit par Quintilien renvoie incontestablement à ce son [ü]. C'est ce que les grammairiens modernes ont l'habitude d'admettre, bien qu'avec beaucoup de prudence et de nuances (G. Purnelle (1995: 470–474), suivant surtout le témoignage de Velius Longus (Keil VII 75):

Vnde fit ut saepe aliud scribamus aliud enuntiamus... Vnde Ti. Claudius nouam quamdam litteram excogitauit, similem ei notae quam pro adspiratione Graeci ponunt, per quam scriberentur eae uoces quae neque

secundum exilitatem 'i' litterae, neque secundum pinguitatem 'u' litterae sonarent...

c'est-à-dire:

«D'où il arrive qu'on écrit souvent une chose et on prononce une autre... C'est pourquoi Ti. Claude conçut une certaine nouvelle lettre, semblable à la graphie que les grecs mettent pour noter l'aspiration, à travers laquelle on pouvait écrire les paroles qui ne sonnaient ni avec la fermeté de la lettre 'i', ni avec l'ouverture de la lettre 'u'...»

Or, F. Biville (1995: 263) suggère de ne pas confondre la valeur de notre *medius sonus* avec la valeur du signe introduit par Claude, qui aurait servi, à son avis et en invoquant le témoignage des grammairiens tardifs, pour représenter en latin ce que les Romains prononçaient lorsqu'ils voulaient dire en latin le son correspondant à le Y grec, ce qu'elle interprète comme une sorte de diphtongue [wi], comme en français *lui, puis*.

Et pour ne pas poursuivre avec d'autres rares interprétations, on dira qu'A. Meillet (1931: 100)² considérait qu'un tel son intermédiaire était une voyelle «ultra-brève dont le timbre n'était pas net», une solution, semble-t-il, reprise en 1948 par G. Piccitto, qui, après avoir rejetée comme impossible la prononciation [ü], suggère celle d'un «grado vocalico ridotto, cioè una pronunzia della vocale particolarmente breve, debole e indistinta, preludente alla sincopa totale» (1948: 40).

4. À la recherche de la vérité

Toutes ces explications nous confirment dans un certain scepticisme. L'examen exclusivement linguistique, historique et rigoureux des alternances entre *u* et *i* en des mots comme *maxumus/maximus* ou *optumus/optimus*, mais aussi d'autres qui se trouvent toujours en contextes devant une consonne labiale, surtout à l'époque républicaine, comme *monumentum/monimentum*, *documentum/docimentum*, *infumum/infimum*, *lubet/libet*, ou comme celles qui sont déjà mentionnées par Longus *artubus/artibus* et *manubus/manibus*; un examen indépendant de ce que les grammairiens nous disent et fondé sur les sources épigraphiques met en évidence, à notre avis, trois phases dans lesquelles on apprécie un passage, pour ainsi dire, *apophonique*, de *u* vers *i*.

² On peut voir plus d'interprétations dans G. Purnelle (1995: 470 ss.), à propos du signe claudien.

Dans la première phase, les inscriptions nous montrent une préférence exclusive pour la graphie V dans ce contexte. Ainsi, par exemple, en utilisant les données collectées à ce propos par J. L. Moralejo (1966–1967: 27–33), nous trouvons régulièrement l’écriture avec V en des formes comme AESTVMATIO (CIL I², 582) datée entre 133 et 118 av. J.-C., PLVRVMAE (CIL I², 583), entre 123 et 122 av. J.-C. ou, dans la même inscription, EXAESTVMAVERIT, PROXSVMO, PLVRVMAE, VICENSVMO, parmi d’autres.

La deuxième phase aurait commencé au moment où l’on trouve le premier exemple d’une graphie avec I, que M. Bassols (1962: 89) place en 117 av. J.-C. avec le mot INFIMO (CIL I², 584, 6). On pourrait, malgré tout, faire reculer à une inscription datable entre 123–122 av. J.-C. l’honneur de la première apparition de la graphie I dans le mot TESTIMONIVM, bien que cette forme alterne avec TESTVMONIVM (CIL I², 582), avec la graphie V, dans une autre inscription plus ou moins contemporaine de l’autre.

À partir de ce moment, et spécialement à partir de 71 av. J.-C., on trouve de plus en plus des fluctuations dans l’écriture des mots de ce type et, en plus, dans la même inscription. Grâce à Quintilien (I 7, 21)³ d’abord, et puis à d’autres grammairiens comme Velius Longus, Annius Cornutus ou Marius Victorinus, nous savons aussi que, depuis Jules César, que ce fût en raison de son autorité comme écrivain, que ce fût parce qu’il donna des instructions précises au respect, ce type de mots à prononciation fluctuante commença à être dit et écrit régulièrement avec la graphie (et donc la prononciation) I. C’est depuis cela que nous entrons dans la troisième et définitive phase.

D’un point de vue purement phonétique, le changement pourrait être expliqué en raison de la pression exercée par la consonne labiale sur le V primitif, c’est-à-dire qu’il s’agirait tout simplement d’un cas de *dissimilation*.

C’est vrai qu’il y a beaucoup de mots qui ont résisté au changement, tels que *documentum*, *monumentum*, *artubus*... et d’autres. Mais on peut dire, comme le fait noter M. di Martino (1996: 33 ss.), qu’en certains cas c’est une résistance préventive, pour ainsi dire, qui s’est produite, comme dans le mot *artubus*, datif ou ablatif de *artus*, étant donné que le changement aurait pu mener ce mot à une confusion morphologique avec le mot *artibus*, datif ou ablatif de *ars*. Parfois, ce fut tout simplement le résultat d’une des deux possibilités que ces mots exprimèrent dans ce procès pour diverses raisons, parmi les-

³ “*optimus maximus ut mediam i litteram, quae ueteribus u fuerat, acciperent, Gai primum Caesaris inscriptione traditur factum*”.

quelles, le fait que la graphie qui nous intéresse apparaisse avant l'accent, comme on le voit dans *monumentum* ou *documentum*.

5. Reprenons la question

Et bien, nous avons examiné le côté historique du problème, mais la question posée, peut-être, par Quintilien et, surtout, par les grammairiens postérieurs, est restée telle quelle: en quoi consistait le *medius sonus*?

Vu le matériel que nous avons décrit, il n'y a pas de doute que ce qu'on espérerait à l'époque de Quintilien serait que ce type de mots fût prononcé et écrit avec un I. Le fait que Quintilien, en suivant, paraît-il, d'autres grammairiens, et que plus tard d'autres grammairiens encore posent aussi la question semble indiquer que l'énigme s'agissait d'une discussion de salon, purement artificielle ou, au mieux, d'ordre phonétique plutôt que d'une vraie réalité phonologique constatable. Nous avons l'impression que Quintilien et les grammairiens ont voulu profiter de la fluctuation graphique entre V et I, qu'ils voyaient dans les inscriptions, pour la mener au terrain de la prononciation.

S'il y a une interprétation phonétique raisonnable, non phonématique, bien sûr, et peut-être non pour l'époque de Quintilien et les grammairiens postérieurs, mais pour celle qui précède l'époque de César, qui ordonne le changement graphique pour la nouvelle réalité phonématique, c'est celle que proposait Meillet, bien qu'il le fasse pour le temps de Quintilien, un temps, à mon avis, erroné, puisque à son époque le changement de V à I était déjà fait. Ainsi, on pourrait imaginer facilement pour le temps de César un son, pas très clair, en des mots comme *optumus*, prononcé très rapidement et, en particulier, lorsque qu'il se trouve après l'accent, qui, à son tour, devait être de plus en plus intensif. Ce serait une sorte d'appui vocalique à timbre indéfini entre la consonne précédente et la labiale suivante, à la place du vieux *u*: [opt^omus], [max^omus], etc., qui finalement devint [i].⁴

Des discussions fictives, fondées sur la graphie comme celle-ci, arrivent de même en espagnol, par exemple, entre les partisans de la prononciation des graphies *v* et *b*, comme en français, bien que cette distinction phonologique n'existe pas en espagnol et qu'on prononce toujours [b]. On pourrait aussi ajouter une nouvelle discussion entre ceux qui veulent garder dans cette langue la différence phonématique

⁴ En plus, les résultats romains semblent indiquer aussi que la prononciation était [i].

correspondante à la distinction graphique entre le son consonantique représenté par la graphie *y* entre voyelles (comme «haya») et celui représenté par le groupe *ll* entre voyelles (comme «halla»); cette distinction, si elle n'a pas encore disparu dans la communauté hispanophone (au moins en Espagne), on peut dire qu'elle est sur le point de disparaître. En fait, moi, par exemple, espagnol du nord, je ne fais jamais cette distinction et je suis incapable de l'entendre d'un point de vue phonologique. Il va de soi que je n'ai aucun problème à ni à comprendre les autres ni à me faire comprendre, malgré ce manque.

Il reste encore un bout libre de la question qu'il faut éclairer: le *demieta* de l'empereur Claude. Les linguistes modernes se sont attachés à lui pour montrer l'existence d'un *medius sonus* de timbre [ü]. Mais je doute qu'il n'y ait rien à voir dans cette histoire.

Disons, pour commencer, que Claude vécut bien quelques années avant Quintilien, raison pour laquelle il aurait difficilement pu intervenir dans la controverse. Ce sont les grammairiens postérieurs et modernes qui lui donnèrent, pour ainsi dire, voix au chapitre, puisqu'ils étaient intéressés dans le fait que le *medius sonus* était le prétendu son [ü].

D'un autre côté, dans les rares inscriptions où l'on trouve la graphie *demieta*, ce n'est qu'en des mots grecs transcrits en caractères latins qu'elle est représentée.⁵ Cela signifie, à mon avis, que la réforme proposée par Claude n'était probablement pas orientée vers la représentation d'un certain *medius sonus*, mais vers la *latinisation*, avec une graphie proprement latine et non grecque, d'une lettre grecque correspondant à un son grec et qu'il ne voulait pas importer des Grecs: le Y (upsilon). Cette idée pourrait être confirmée par le fait que Quintilien posait lui aussi le problème pour le cas de mots latins: *non cum Graeca scribimus (tum enim ab isdem duas mutuamur), sed proprie in Latinis*.

Cette lettre, le *demieta*, pour sa forme, semble, selon Velius Longus, profiter un signe grec, déjà existant, pour noter l'aspiration; mais, à mon avis, il pourrait aussi s'agir d'un élément un peu plus simple, en accord avec la typographie des autres lettres de l'empereur Claude. En effet, si on regarde les autres lettres claudiennes, on voit que l'*antisigma* est un sigma inversé horizontalement; le *digamma inuersum* est un vieux *digamma* ou F inversé verticalement. Que pourrait être le *demieta*? La moitié gauche, peut-être, d'un H (êta)? Cela se peut, bien sûr, mais il est aussi possible que ce soit un Y (upsilon) latinisé, c'est-à-dire, un Y où la branche gauche s'est faite verticale, continuation du tronc, et la branche droite s'est faite horizontale, perpendiculairement au

⁵ Vid. F. Bücheler.

tronc. La dénomination de *i mutata* est très significative à ce propos: elle pourrait indiquer un Y transformé (et peut-être prononcé [i]).

Le témoignage de cette réforme serait valable pour assurer une prononciation [ü] du *medius sonus*, s'il y avait quelque inscription représentant avec le *demieta* un mot latin, à proprement parler, comme *optimus*, *maximus*. Mais il n'y en a pas du tout: ce sont toujours des mots grecs transcrits en des caractères latins.⁶

Inversement, les mots latins de ce type, *optimus*, *optumus*, sont transcrits en grec soit avec OY, comme ΠΟΣΤΟΥΜΙΟΣ, à l'époque républicaine, soit avec I, comme ΜΑΞΙΜΟΣ, à l'époque impériale, ce qui ne nous laisse aucun doute sur la valeur phonétique que les Grecs donnaient au prétendu *medius sonus*.

6. Conclusion

En guise de conclusion, on peut dire que le *medius sonus* fut, et il est encore, une chimère grammaticale, une discussion fictive et de salon, pour ainsi dire, fondée sur des faits mal interprétés par les grammairiens anciens et modernes. Comme le dit M. Bonioli (1962: 20), suivant C. D. Buck, «Le pretesse testimonianze grammaticali intorno al '*sonus medius*' sarebbero state originate da fluttuazioni grafiche». Qu'on ne puisse pas obtenir de Quintilien un témoignage sûr d'avoir été à l'origine de la confusion, c'est ce qui compte le moins. La tradition grammaticale postérieure a interprété ce qu'on a toujours interprété, comme le met en évidence le texte de Marius Victorinus. Cependant, ni Velius Longus, ni Marius Victorinus, ni Terentius Scaurus, ni Priscien, ni Servius... ni aucun autre grammairien latin ancien n'eurent une connaissance aussi approfondie que la nôtre du problème que nous avons examiné. Pas plus Quintilien, s'il arriva à le concevoir. Et, bien sûr, la réforme orthographique de l'empereur Claude n'eut rien à voir avec cette affaire, puisqu'il la proposa avec des intentions très différentes. Bref, le *medius sonus* n'a jamais existé en latin.

⁶ Chez F. Bücheler (1856: 18) on peut voir une inscription d'époque claudienne où on lit, selon lui, le mot MAX†MVS; le problème c'est que la graphie qui nous intéresse apparaît justement dans la partie perdue de la pierre et, donc, dévinée: MAX[†-MVS. Par conséquent, on n'est pas légitimé de reconstruire un †, mais un I, comme ailleurs: MAX[IMVS, puisqu'il s'agit d'un mot latin.

Bibliographie

- Ballester, X. (1995): “Fonemática del medius sonus en latín”, *Studium. Revista de Humanidades* 1, 25–37.
- Bassols, M. (1962): *Fonética latina, con un Apéndice sobre Fonemática latina por S. Mariner*, Madrid.
- Biville, F. (1995): *Les emprunts du latin au grec. Approche phonématique, II, Vocalisme et conclusions*, Louvain-Paris.
- Bonioli, M. (1962): La pronuncia del latino nelle scuole dall’Antichità al Rinascimento (Parte I), Torino.
- Bücheler, F. (1856): *De Ti. Claudio Caesare Grammatico*, Elberfeldae.
- Juret, A. C. (1938): *La phonétique latine*, Paris.
- Leumann, M. (1977): *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München.
- Lipsius, I. (2007): *De recta pronuntiatione Linguae Latinae dialogus*. Édition, traduction française et commentaire par E. Dévière, Hildesheim-Zürich-New York.
- Martino, M. di (1996): “La questione del *sonus medius* in latino: genesi e sviluppo dell’alternanza u/i di fronte a labiali”, *Quaderni Patavini di Linguistica* 15, 3–37.
- Meillet, A. (1931): “Compte rendu à A. Graur, *I et V en latin*, Paris, 1929”, dans *BSL* 31, 98–101.
- Moralejo, J. L. (1966–1967): *Ricerche sulla grafia del latino repubblicano*, Tesi di Laurea, Bologna.
- Niedermann, M. (1953): *Phonétique historique du latin*, Paris.
- Piccitto, G. (1948): *Della natura del suono intermedio tra i ed u*, Arona.
- Purnelle, G. (1995): *Les usages des graveurs dans la notation d’upsilon et les phonèmes aspirés: le cas des anthroponymes grecs dans les inscriptions latines de Rome*, Liège.
- Sommer, F. - Pfister, R. (1977): *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Band I, Heidelberg.